

**HISTOIRE**  
**UNIVERSELLE**

2/104  
35

# HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR

**CÉSAR CANTU**

TRADUITE

PAR EUGÈNE AROUX

ET PIERSILVESTRO LEOPARDI

REVUE PAR

MM. AMÉDÉE RENÉE, BAUDRY, CHOPIN, DEHÈQUE, DELATRE  
LACOMBE ET NOEL DES VERGERS

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de reproduction  
et de traduction.

TROISIÈME ÉDITION PARISIENNE

entièrement revue

D'APRÈS LA DERNIÈRE ÉDITION ITALIENNE

PAR M. ARMAND LACOMBE

SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

TOME DIX-HUITIÈME.



A PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C<sup>e</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC LXVII

# HISTOIRE UNIVERSELLE.

---

## LIVRE XVIII.

### DIX-HUITIÈME ÉPOQUE.

---

## HISTOIRE CONTEMPORAINE.

### PREMIÈRE PARTIE.

---

#### SOMMAIRE.

Assemblée nationale. Mirabeau. — Barnave. Politique extérieure. Assemblée législative. Convention. — La terreur. La Vendée. — Le Directoire. Campagne d'Italie. — Après la paix de Campo-Formio. Expédition d'Égypte. — Désastres. Chute du Directoire. Le Consulat. Paix de Lunéville. — Mesures réparatrices du premier consul. Le Code. Le concordat. La paix d'Amiens. — De la paix d'Amiens à la paix de Presbourg. Napoléon empereur. De la paix de Presbourg à la paix de Tilsitt. — Despotisme impérial. Guerre d'Espagne. Bataille de Wagram. — Réveil de l'opinion. — Expédition de Russie. — Italie. Retour de Napoléon. Waterloo. — Traité de Vienne. — Les nègres. Les Barbaresques. — Les papes. Affaires religieuses. — Libéralisme. — Carbonari. Constitutions. — Turquie et Grèce. — Amérique. — Les colonies. — France. Restauration.

#### CHAPITRE PREMIER.

##### ASSEMBLÉE NATIONALE. — MIRABEAU.

Le 5 mai 1789, la messe du Saint-Esprit préludait à Versailles à la fraternisation du roi, du peuple et des ordres. L'évêque de Nancy disait dans son sermon : — « Sire, recevez les hommages du clergé, les respects de la noblesse, les humbles supplications du tiers état. » Les pompes austères de la religion, les fêtes brillantes de la monarchie inaugurèrent cette assemblée, qui devait

renverser le trône et l'autel. Paris, c'est-à-dire la France, voyait avec une ardente curiosité défilér ces députés élus par quatre millions de citoyens réunis sur tous les points du royaume, dans cinq cents collèges électoraux, pour découvrir et corriger les abus, aux termes du mandat qu'ils avaient reçu. Les nobles, qui portent même dans les révolutions le sentiment de l'ordre et du commandement, et veulent les diriger, demandaient par leurs mandats des garanties contre le roi, le clergé et le tiers état. Ils voulaient que le roi démolît la Bastille; que les états généraux fussent convoqués périodiquement, et que l'assemblée consentît tous les impôts; que l'on abolît les dîmes du clergé, qu'une partie de ses biens fût vendue pour servir à éteindre la dette publique, et qu'on supprimât les ordres religieux; que l'on créât à côté du tiers état un ordre de paysans; qu'il fût établi un cérémonial dans les assemblées; qu'un tribunal héraldique vérifiât les titres de noblesse, et que les gentilshommes eussent seuls le droit de porter l'épée. En échange, la noblesse consentait à participer aux impôts, mais temporairement, et à supprimer les droits féodaux, mais à prix d'argent.

Dans le clergé, il y avait des personnes appartenant aux plus hautes familles comme d'infimes bourgeois; ses vœux étaient donc indéterminés et contradictoires, et les remèdes faisaient contraste avec les prémisses. Toutefois les conseils libéraux prévalaient dans ses mandats, comme de renoncer aux privilèges et de participer également aux charges publiques; quelques-uns demandaient que les instruments de travail du pauvre ne pussent être saisis, et que le journalier seul fût affranchi de toute imposition. En un mot, ces mandats contenaient tout ce qui fut demandé plus tard. Que ne pouvait-on pas espérer de l'admirable accord avec lequel ces mandats avaient été rédigés et du caractère populaire des élections? En effet, sur trois cent huit députés du clergé, on ne comptait que quarante-neuf évêques; la noblesse n'avait que deux cent quatre-vingt-cinq membres, ceux de la Bretagne ayant refusé d'intervenir. Sur six cent vingt et un représentants du tiers état, il y avait cent cinquante-trois magistrats inférieurs, quatre-vingt-douze avocats, soixante-seize propriétaires à peine et un petit nombre d'hommes de lettres.

Les regards cherchaient dans la foule quelques hommes qu'une réputation honorable ou une triste célébrité signalait plus particulièrement à l'attention publique. Philippe d'Orléans (1), chef

(1) Du régent naquit Louis d'Orléans (1703-1752), prince d'une grande piété et

de la branche rivale de celle qui occupait le trône, représentait les usages anglais et les libertés anglaises, qui jouissaient alors d'une grande vogue. Il n'allait pas avec les princes, mais avec les députés; à l'élection de Paris, il avait préféré celle de Crespy, parce que le mandat en était plus libéral; mais, dans son inconstante ambition, servi par un corps et une intelligence qu'avaient affaiblis les débauches de sa jeunesse, il n'osait point occuper un poste que lui assignait l'opinion.

La Fayette se distinguait par des manières nobles et simples, de la dignité sans orgueil, de la familiarité sans bassesse. Marquis, il avait combattu pour la liberté américaine; courtisan, il était l'adversaire de la cour, et ce soldat de l'Amérique se mêlait avec une franchise républicaine à la foule, dont il était adoré. Sans grand génie ni grandes passions, égal, désintéressé, calme au milieu de l'exaltation et de la colère, il voulait le règne de la loi; incapable de diriger les événements, mais propre à les secondar, il unissait la pénétration du sceptique à la chaleur du croyant.

Sieyès, que son livre sur le *Tiers état* avait rendu célèbre, était l'homme le plus savant de cette assemblée; séduit par le matérialisme de la constitution anglaise, il aimait la liberté et la justice comme théories abstraites, et possédait l'art de formuler les questions. Talleyrand disait de lui qu'il pensait déjà quand les autres ne faisaient que rêver.

Les regards se portaient surtout sur une tête énorme, aux traits sillonnés par la petite vérole, ombragée par une longue chevelure et d'épais sourcils, sous lesquels ses yeux semblaient lancer l'éclair; tout le monde montrait du doigt le comte de Mirabeau. Victor, son père, imbu des maximes des économistes, qui croyaient renouveler le monde avec des théories, et devenaient tyrans à force de libéralisme, écrivit l'*Ami de l'homme*, en cinq volumes; cet ouvrage, lu, traduit, applaudi, était rempli de pensées libérales et de notions d'agriculture et de statistique. Toute sa vie fut employée à solliciter les ministres pour leur faire adopter ses idées philanthropiques; ses parasites l'appelaient le premier homme du siècle, et lui, persuadé de son infaillibilité, fier de ses aïeux, enorgueilli par la présomptueuse sagesse d'alors, il croyait à la vérité de leurs flatteries. Cet homme, dans sa famille, était un monstre; poussé par une monomanie de haine contre les membres de sa famille, et tou-

Mirabeau,  
né en 1749.

ami de la retraite. Il eut pour fils Louis-Philippe (1725-1785), qui donna le jour à Louis-Philippe-Joseph (1743-1793), père du prince appelé au trône en 1830.

jours prêt à recourir à une justice sévère, il obtint cinquante-sept lettres de cachet. Tous ses enfants étaient beaux, sauf le cinquième, Gabriel-Honoré, contre lequel il conçut une aversion insurmontable; il l'éloigna de sa maison (1), et plus l'intelligence de l'enfant se développait, plus il le contrariait, avec une dureté mêlée de jalousie.

En butte au mépris, le premier sentiment qu'on lui témoigna, et les injures ayant formé son premier vocabulaire, Honoré contracta une irritation impatiente, d'autant plus qu'il « ne se sentait pas né pour être esclave. » Son père, qui se plaignait toujours de sa conduite indigne, le fit militaire pour que les rigueurs de la discipline corrigéassent sa nature viciée.

Abandonné sans argent dans les rangs de l'armée, il se charge de dettes, puis s'enfuit à Paris, et son père songe alors à l'envoyer aux colonies des Indes; toutefois il se contente de le faire emprisonner; enfin, apaisé par la manifestation d'un rare talent, il lui rend son nom. Mais l'orgueil, l'obstination, l'arrogance du marquis luttaient sans cesse contre le génie, l'activité, l'étourderie, l'attrayante franchise du fils, qui s'abandonnait du reste avec la même ardeur à l'étude et aux plaisirs. Son père lui permit de visiter Paris et de se présenter à la cour de Versailles, persuadé « qu'il ne souillerait pas les cinq cents années de réputation de la famille Mirabeau. » En effet, Honoré y fut distingué et aimé. Voyant que les procès et les utopies avaient compromis la fortune de son père, il épouse, pour se faire une position indépendante, la riche Emilie de Marignan; mais, au lieu de régler sa conduite, il se jette dans une existence bizarre et désordonnée, si bien qu'au bout d'un an il se trouve chargé de cent soixante mille livres de dettes. Afin de les payer, il rédige des plans d'économie; mais son père, en désaccord avec ses idées, s'oppose à tous ses expédients, lui ferme toutes les issues, et finit par obtenir une lettre royale qui le relègue à Manosque, en le soumettant à une surveillance rigoureuse.

Il l'avait mérité par ses nombreuses galanteries; bien plus, le bavardage ou la malignité de son père ne respecta pas même la tendresse d'Honoré pour sa sœur, à laquelle, du moins, il portait une affection démesurée, comme toutes ses passions. Sa femme obtint alors une séparation; enfermé dans une forteresse, où il ne peut recevoir de visites ni correspondre avec personne, il séduit la seule femme qui s'y trouve. Transporté dans une

(1) Talleyrand aussi, parce qu'il boitait, fut fait prêtre, et passa de collègue en collègue sans dormir une seule nuit sous le toit paternel.

autre prison, il parvient à gagner le gouverneur, qui l'introduit auprès de Sophie de Monnier, mariée à dix-huit ans avec un marquis de soixante-dix; Mirabeau ne tarde point à s'en faire aimer, et tous les deux s'enfuient en Hollande. Étrangers, sans ressources, persécutés, leur amour réciproque est leur seule consolation; il travaille pour des libraires, compose, traduit, et gagne un louis par jour en travaillant depuis six heures du matin jusqu'à neuf du soir. Son père, qui, renonçant à l'avarice quand il s'agissait de le punir, avait dépensé six mille francs pour le faire chercher, put enfin le voir enfermé à Vincennes. Dans sa prison, Mirabeau, fils et représentant d'un âge d'amour, d'impatience, de corruption, s'abandonna aux sinistres conseils de la solitude et de la rancune; il traduisit et composa des livres empreints de cette obscénité cynique que nous ne comprenons plus aujourd'hui; sa captivité fut donc plus funeste aux mœurs que n'aurait pu l'être le libertinage de vingt débauchés effrénés.

Un des motifs d'irritation du marquis économiste, c'était de voir son fils professer les idées philosophiques du siècle. « Quant à ce fou enragé qui est enfermé à Vincennes, écrivait-il, tout à cet étalage n'est que le philosophisme bavard du grand *peut-être*, jargon des pauvres d'esprit, impudente réminiscence. « Trois ou quatre extravagants comme Diderot, d'Alembert, « Rousseau, ou d'autres hommes de paille vêtus de papier d'or, « dont la bibliothèque est l'inventaire de la tour de Babel, et « qui la plupart n'ont d'original que l'impudence, voilà quel a « été le magasin de ce bavardage philosophique moderne, qui « ne mérite que l'hôpital des fous. »

L'unique fils légitime d'Honoré mourut alors subitement à l'âge de cinq ans, avec des circonstances à faire supposer qu'il était la victime d'un collatéral. Devant le danger de voir périr son nom, toute la famille s'effraya, mais surtout le marquis, qui songea alors à délivrer son fils, afin qu'il pût renouveler la race. Après quarante et un mois de souffrances, qui affaiblirent sa santé, Honoré sortit de prison avec l'esprit vigoureux et hardi; il écrivait à sa sœur : « Je suis libre, mais à quoi me sert la liberté? renié par mon père, oublié par ma mère, persécuté par mes créanciers, privé de tout moyen de vivre, menacé par ma femme, dépourvu de tout, revenu, carrière, crédit, oh! plutôt à Dieu que mes ennemis ne fussent pas aussi lâches qu'ils sont « méchants! » Son père lui ayant refusé une pension, il vécut de sa plume; puis, avec mademoiselle de Nehra, il s'enfuit en Hollande, et, quand il eut dépensé la fortune de cette maîtresse, il